

— Oui, mon garçon, je suis ton ami ; je t'en ai déjà donné des preuves, et je suis tout disposé à t'en donner de nouvelles.

— Eh bien ! fit Zéphyr, que je sois piqué d'un aspic, si ce n'est toute la vraie vérité que vous allez savoir !

Lazare n'eut pas besoin d'écouter longtemps pour être convaincu que Zéphyr était véridique, comme il venait de le promettre. L'animation qu'il donna à son récit, l'abondance de ses paroles, cette persistance complaisante qui l'amena à revenir sur certains faits, son émotion, tour à tour empreinte d'attendrissement ou d'amertume, avaient effectivement le cachet de la vérité. On ne pouvait nier qu'elles vinssent d'une source sincère, les larmes échappées de ses yeux, quand ses souvenirs renouvelaient, avec les paroles qui les traduisaient, les souffrances qui les avaient pendant si longtemps fait couler dans son isolement.

Cette confession dura plus de deux heures, pleine de confusion et de répétitions. Aussi nous ne la reproduisons pas telle que la fit Zéphyr avec une vivacité d'expressions qui élevait quelquefois la rusticité du langage à la hauteur de l'éloquence ; nous n'en donnerons que le résumé succinct, dans lequel on trouvera cependant ce que voulait y trouver celui qui la provoquait, c'est-à-dire l'explication du mystérieux caractère de notre petit personnage.

On se souvient dans quelles circonstances Zéphyr avait été recueilli par le bonhomme Protat, qui, on a pu le voir assez souvent dans ce récit, laissait passer peu d'occasions sans se plaindre du méchant cadeau que lui avait fait la Providence en lui mettant sur les bras un enfant chétif et mal venu, ainsi que l'était en réalité l'abandonné qu'il avait trouvé dans la neige au milieu de la route. La beauté ou la grâce, chez les enfants comme chez les grandes personnes, est un aimant naturel qui attire la sympathie même des étrangers, même des passants. La pitieuse apparence de l'orphelin lui nuisit tout d'abord dans l'esprit de son père adoptif. Dès le premier jour où il l'avait confié à une paysanne qui nourrissait et gardait les enfants, le sabotier s'était senti mortifié par la mauvaise grâce avec laquelle cette femme avait consenti à prendre ce petit monstre. Son amour-propre était froissé de l'éloignement que Zéphyr paraissait causer aux autres enfants du pays, et chaque fois qu'il lui avait dit de faire une dépense pour l'entretien de l'orphelin, en lâchant ses écus il ne manquait

jamais de dire entre ses dents :—Voilà un marmot qui me coûte gros et qui ne me fait guère honneur.

Le père Protat était de cette nature d'honnêtes gens qui, à leur insu, résument tout dans un total, qu'un premier mouvement généreux pousse à faire une bonne action, mais qui, l'action faite, considèrent ensuite quel profit ils en pourront retirer. Sans qu'il s'en aperçût lui-même, il arriva que Protat traita le petit Zéphyr comme l'enfant était traité par les gens du pays, sans dureté cependant, mais aussi sans aucune attention qui pût faire établir dans le premières réflexions de l'orphelin une différence entre la maison de son père adoptif et la rue. Doué naturellement d'un grand fonds de sensibilité à laquelle s'unissait une grande timidité, Zéphyr éprouvait ce besoin de caresses et de soins naturel aux enfants. Si ignorant qu'il fût de sa position, un vague pressentiment lui disait que ce n'était point l'air de la famille qu'il respirait dans cette maison. Les rares tentatives qu'il avait faites pour quêter quelque cajolerie de son père adoptif avaient été accueillies par celui-ci avec indifférence, pour ne pas dire repoussées. Aussi Zéphyr s'était-il abstenu de toute démonstration caressante, et se tenait-il dans son coin, les yeux dans les cendres quand il était au logis, les yeux au ciel quand il était dehors. Sans comprendre que c'était sa froideur qui causait le silence du petit garçon, Protat l'accusait alors du soin qu'il prenait à chercher l'isolement.

— C'est un sournois, disait-il : tout petit qu'il est, il devrait déjà comprendre ce que je fais pour lui, et essayer de se rendre utile dans la maison, selon son âge et sa force ; mais il aime mieux se vautrer dans les coins. Patience, patience !

Enfin, sans qu'il eût un seul moment la pensée de s'en préoccuper, et si peu loin que les événements fussent derrière lui, le sabotier recommençait à être avec Zéphyr ce qu'il avait été avec Adeline. Dès que l'orphelin eut l'âge, Protat le mit à l'école.— Apprenez-lui vite tout ce qu'il faut savoir pour n'être point un âne, avait dit le sabotier au *magister*, et dare, dare ! que je puisse lui mettre un outil à la main. S'il ne me fait pas honneur, au moins qu'il me fasse profit ; c'est bien le moins après tout ce que j'ai fait pour lui.—Et il avait ajouté : Je crains qu'il n'ait l'entendement un peu dur ; mais ne vous gênez pas, vous pouvez taper.

La recommandation allait d'autant mieux à son adresse, que le *magister* de Montigny ne

pratiquait point la patience comme vertu scolaire. Quand il faisait une explication à ses écoliers, si elle n'était pas comprise du premier coup, ce n'était pas lui qui la recommençait, c'était la palette, et il frappait comme un sourd qu'il était. Zéphyr, aussi bien doué du côté de l'intelligence qu'il l'était peu physiquement, aurait pu, sans doute, apprendre vite et bien ; mais le maître d'école, habitué à l'opacité têtue des marmots confiés à ses soins, confondit de confiance le nouvel écolier avec les autres, et ne remarqua point ou ne voulut pas remarquer les heureuses dispositions de Zéphyr ; il le mit au régime commun : la brutalité et les coups. L'orphelin, s'apercevant qu'il n'y avait dans le résultat aucune différence entre bien faire et ne rien faire, prit le parti de suivre la pente naturelle qui le portait à l'indolence. Un vague sentiment de justice et de fierté froissées commencèrent à développer en lui des instants de rébellion. A l'active brutalité du maître, l'écolier opposait une obstination passive ; maltraité en outre par ses petits camarades, qui avaient repoussé ses avances, ses instincts d'expansion refoulés commencèrent à déposer en lui les germes d'une misanthropie qui lui donnèrent une apparence farouche. Quant à Protat, les renseignements du maître d'école ne firent, comme on le pense, qu'augmenter encore les fâcheuses dispositions qu'il avait à l'égard de Zéphyr, et cette fois elles se montrèrent d'autant plus agressives, qu'elles semblaient puiser dans les mauvaises notes du maître d'école une apparence de justification.

— Mauvais écolier, mauvais ouvrier, avait dit Protat en retirant Zéphyr de l'école pour le mettre à son établi de sabotier ; mais nous allons voir ! J'aurai Zéphyr sous ma main et ma main a son poids ajoutait Protat avec un geste significatif. Cependant Zéphyr, éclairé sur sa situation réelle dans la maison du sabotier, comprit que c'était chose juste qu'il aidât par son travail l'homme qui l'avait recueilli et avait eu soin de lui pendant longtemps. N'ayant pu, quoi qu'il eût fait, trouver un père véritable en lui, l'enfant le reconnut pour maître et s'efforça de le contenter comme tel, moitié par reconnaissance et moitié par un sentiment d'honorable fierté.

Protat s'aperçut que son apprenti avait bonne envie de bien faire ; il lui en sut gré, mais sans le lui témoigner, sans qu'une parole ou un geste d'encouragement vint dire au pauvre garçon : Je suis content, continue. Protat pensait intérieurement, en voyant Zéphyr actif au travail :

« Il ne fait que son devoir. » Cet aveu mental fait, il croyait que tout était dit. Par exemple, s'il arrivait à Zéphyr de ne pas comprendre du premier coup une explication, mal entendue ou mal donnée quelquefois ; s'il mettait un peu plus que le temps nécessaire à ébaucher un sabot ; s'il enlevait un copeau de plus, qui obligeait Protat à jeter un morceau de frêne ou de châtaigner au rebut, il poussait alors des cris qui retentissaient dans toute la maison :—Zéphyr le ruinait, Zéphyr était un ingrat, un fainéant, un bon à rien faire ! et si l'apprenti essayait de se justifier doucement, la colère du maître tonnait avec plus de violence :— C'est bien fait, s'écriait-il ; ça m'apprendra à recueillir dans ma maison des gueux, des mendiants ! Pourquoi ne l'ai-je pas laissé au coin de la borne ?

Un jour, en entendant ces paroles, Zéphyr s'était levé de son établi, avait regardé son maître en face, et lui avait dit tranquillement :— Monsieur Protat, je m'en vais. — Et où vas-tu ? répliqua le maître exaspéré. — Où vous m'avez pris, dit l'apprenti. — Ah ! tu crois ça, que je vais te laisser partir ! Ah ! tu crois que tu m'auras coûté plus d'écus que tu n'es gros, que je t'aurai élevé, instruit comme *mon enfant*, et que tu n'as qu'à t'en aller en me souhaitant le bonjour ! Mais je suis ton maître, sais-tu ? la loi me donne tous les droits sur toi, et tu ne t'en iras que lorsque je voudrai, et je ne le voudrai que lorsque tu m'auras gagné tout ce que tu m'a dépensé depuis que tu es entré dans ma maison pour mon malheur. — Zéphyr secoua la tête et se remit à la besogne.

Cependant, ces violentes scènes se reproduisant tous les jours, la colère du sabotier faisant explosion à propos du plus petit prétexte qui lui était fourni, Zéphyr commença à se montrer indifférent. Les récriminations du sabotier étaient pour ainsi dire ponctuées de coups ; l'apprenti entendait les unes sans les écouter, recevait les autres sans les sentir. Ne sachant plus distinguer lui-même quand il faisait bien ou mal, ahuri par l'éternel ouragan qui grondait au-dessus de sa tête, Zéphyr tournait presque à l'idiotisme. Ce fut alors qu'Adeline revint à Montigny. Zéphyr, assez indifférent à ce retour, parut d'abord étonné lorsqu'il entendit parler Adeline. C'était chose si nouvelle pour lui qu'une voix humaine qui ne fût ni aigüe, ni bruyante, ni querelleuse, que ce frais et sonore organe le surprit comme le mouvement d'une montre surprenait jadis les sauvages. Il fallut même quelque temps à la

jeune fille pour apprivoiser l'apprenti que l'habitude des mauvais traitements et de l'isolement avait rendu farouche ; mais peu à peu le charme de cette douce voix, les câlineries de ces gentilles façons, les harmonieux mouvements de ces gestes, cette distinction de manières qui avait d'abord éveillé la curiosité du jeune garçon, attirèrent sa sympathie. Adeline se rappelant son enfance effrayée par les brutalités paternelles, et pensant que Zéphyr l'avait peut-être remplacée, sembla, comme nous l'avons dit, prendre à tâche de faire oublier le passé à ce frère adoptif. Recueilli pour accomplir un vœu fait à cause d'elle, elle ne fut pas longtemps à deviner de quelle façon son père avait compris l'accomplissement de ce vœu, et c'est alors qu'elle avait essayé, dans les bons soins qu'elle témoignait à l'apprenti, de donner à son père une leçon de paternité adoptive. Quant à Zéphyr, son besoin d'affection, jusque-là refoulé, ayant trouvé une issue, s'y précipitait avec la violence d'un torrent qui a rompu sa digue. Sevré de caresses, on plut ne les ayant jamais connues, le premier baiser qu'Adeline lui mit au front lui causa une émotion telle qu'il faillit chanceler. Il aimait Adeline, amour d'enfant sans doute, mais d'enfant plus vieux que son âge, et mûri par les méditations : sentiment étrange, si l'on veut, mais dont la précocité même avait sa cause dans des souffrances précoces qui avaient avancé moralement l'heure de la virilité ; amour qui faisait explosion comme un cri de reconnaissance, et dans lequel se résolvaient toutes les tendresses méconnues d'une enfance orpheline. Si Adeline était revenue trois ans plus tôt, Zéphyr, en recevant son baiser, l'aurait peut-être appelée : Ma mère ; mais elle venait déjà trop tard pour qu'il l'appelât : Ma sœur. La fraternité lui semblait un sentiment trop étroit pour contenir tout ce qu'il sentait vaguement remuer dans son cœur.

Ce fut à compter de ce moment que s'opéra dans Zéphyr cette métamorphose que le bonhomme Protat avait remarquée dans son apprenti. Autant Zéphyr, avant l'arrivée d'Adeline, avait hâte de sortir de la maison, autant il était devenu, après son retour, casanier, triste quand on l'envoyait en course, et prompt à revenir au logis. Puis, tout à coup l'apprenti était retombé dans sa paresse, dans sa lenteur, dans son insouciance des remontrances, si doucement qu'elles lui fussent adressées d'ailleurs. Ce changement coïncidait avec le deuxième séjour que Lazare était venu faire à Montigny. C'était

alors que l'amour d'Adeline pour le peintre avait commencé. Avec le flair que donne la passion, l'apprenti avait deviné celle qui commençait à troubler le cœur d'Adeline, avant que celle-ci y songeât peut-être. Il avait remarqué, si doucement qu'elle lui parlât toujours, que la jeune fille trouvait à mettre une autre douceur dans ses paroles, quand elle s'adressait à Lazare. Il la voyait trembler sous l'innocent baiser du jeune homme, comme il avait lui-même pâli et tremblé sous le sien. Il s'aperçut en outre qu'Adeline s'occupait moins de lui depuis que le peintre résidait à Montigny, qu'habitue à dormir la grasse matinée, elle se levait avant tout le monde pour rencontrer Lazare avant qu'il ne partît pour l'étude. Il la voyait dans le jardin, cueillant les plus beaux fruits pour les glisser dans le bissac de l'artiste. Enfin, quand celui-ci était parti pour Paris, la tristesse d'Adeline n'avait point échappé à Zéphyr, qui, tout en haïssant Lazare, ne lui laissait rien voir de cette haine. Le jour du départ de ce dernier, l'apprenti ne l'avait pas quitté d'un instant. Après avoir mis le peintre en voiture à Bourron, Zéphyr était revenu plus joyeux à Montigny. Il pensait que, son rival parti, il allait, comme autrefois, avoir part entière aux bons soins et aux caresses de la jeune fille ; mais il l'avait, au contraire, trouvée plus triste et plus indifférente à son égard. Le jour elle passait des heures entières dans sa chambre ; la nuit, à travers sa cloison, il l'entendait se relever et fouiller dans les meubles.

Ce fut alors qu'un soupçon traversa l'esprit de Zéphyr, rapide et brûlant comme une flèche de feu. Il avait fait un trou dans la porte et avait espionné Adeline ; il l'avait surprise pressant sur son cœur et portant à ses lèvres des objets qu'elle prenait dans le tiroir de son petit meuble. Longtemps la jalousie l'avait porté à violer ce secret, longtemps aussi un sentiment d'honnêteté l'avait retenu ; puis était arrivée tout récemment l'annonce du retour de Lazare. La joie qu'Adeline avait témoignée avait rendu Zéphyr fou de douleur et de jalousie. Pendant trois nuits il n'avait pas dormi ; pendant trois jours il était allé errer sur les bords du Loing ; trois fois il s'était attaché des pierres aux jambes en regardant l'eau. Enfin, le matin du retour de l'artiste et avant d'aller au-devant de lui, Zéphyr avait profité du voyage qu'Adeline avait fait à Moret ; il avait forcé la porte condamnée qui séparait les deux chambres ; il

avait trouvé la clef du meuble ; il avait ouvert le tiroir et emporté les objets qu'il contenait.

— Quand j'ai été au-devant de vous, monsieur Lazare, dit Zéphyr en terminant son récit, je m'étais condamné à mort ; je ne pouvais plus vivre. Le père Protat m'aurait battu avec des barres de fer rouge que je n'aurais rien senti. Oh ! tenez, quand je vous ai vu sur l'impériale de la voiture au père Orson, il y a eu un moment où le timonnier de droite a manqué s'abattre pendant la descente, vous avez même fait un mouvement en arrière sous le cabriolet...

— C'est vrai, dit Lazare ; j'ai eu peur de verser. — Eh bien ! Zéphyr ?

— Eh bien ? monsieur Lazare, moi, j'ai fermé les yeux, j'ai joint les mains, et j'ai prié le bon Dieu.

— Ta prière m'a porté bonheur, fit l'artiste ; nous n'avons pas versé.

— Ce n'est pas cette prière-là que j'avais faite, dit Zéphyr en baissant les yeux. — Dame, reprit-il, monsieur Lazare, vous m'avez dit de tout vous dire, je vous dis tout ; je n'ai pas besoin de vous dire le reste ; vous savez ce qui est arrivé.

— Et tu sais que, si Protat se doutait que tu songes à sa fille, il te renverrait ?

— Aussi ne le lui apprendrez-vous pas, répliqua Zéphyr. Vous m'avez dit que vous étiez mon ami.

— Mais, après les bonnes intentions que vous avez à mon égard, je ne sais pas si je dois vous conserver mon amitié, fit l'artiste en riant.

— Oh ! monsieur, dit Zéphyr, hier j'étais fou !.. fou, voyez-vous ! ajouta-t-il en frappant du pied.

— Et depuis hier, tu as donc laissé ta passion au fond de l'eau ?

— Non, monsieur, dit Zéphyr fermement ; et, il ajouta en montrant son cœur : — Elle est là toujours ! Seulement, au lieu d'en mourir, j'en vivrai.

Par le récit qui venait de lui être fait, et surtout dans des termes qui l'avaient souvent ému, Lazare s'était convaincu qu'il pouvait parler, avec la certitude d'être compris, à l'apprenti du sabotier. Comme il l'avait présumé la veille, ce n'était point à un enfant ni à une amourette qu'il avait affaire. Il raisonna donc l'apprenti comme il eût raisonné un ami de son âge et de sa condition, se faisant à la fois persuasif et affectueux. Zéphyr lui répondit que toutes ses remontrances, si se les était lui-même cent fois adressées.

— Mais, mon pauvre ami, lui dit Lazare, songe donc qu'Adeline est la fille la plus riche du pays, et que son père ne la donnera qu'à un homme au moins aussi riche qu'elle.

— Et vous, monsieur Lazare, êtes-vous riche ?

— A peu près comme toi, répondit le peintre en allant au-devant de la crainte que l'apprenti semblait manifester dans cette interrogation. Sois tranquille, je n'épouserai pas Adeline, et toi ou moi nous sommes des gendres trop gueux pour le père Protat. Et puis je n'aime pas Adeline.

— Mais ce n'est pas tout, reprit, Lazare, il te reste encore quelque chose à m'apprendre. Tu me disais en venant que tu connaissais ton état de sabotier depuis longtemps ; sais-tu que ce n'est pas honnête de ta part de ne pas avoir fait profiter ton maître de ce qu'il t'avait appris, et que ta paresse était comme un vol, puisque ton travail était un moyen de t'acquitter envers lui ?

— Je m'acquitterai plus tard, dit Zéphyr avec fierté.

— Temps passé, temps perdu, dit Lazare ; tu as été bien longtemps paresseux pour devenir laborieux !

— Mais, dit Zéphyr, parce que je ne faisais pas de sabots, je ne restais pas à rien faire. J'ai fait comme vous, monsieur Lazare, quand vous avez quitté un état qui vous déplaisait pour en apprendre un autre. Moi aussi, j'en ai appris un tout seul, parce qu'il me plaisait, et qu'on apprend bien quand on a du goût et qu'on a envie de réussir, comme vous me le disiez tantôt. Si je faisais semblant de ne pas savoir mon métier, c'est que ça fatiguait M. Protat, et qu'il aimait encore mieux me savoir loin de son établi qu'occupé à lui gâcher du bois. Je recevais des coups et je mangeais du pain sec, c'est vrai ; mais j'étais libre deux ou trois heures par jour, et pendant ce temps-là je travaillais en cachette de tout le monde.

— Mais à quoi ? à quoi ? demanda Lazare.

Au moment où Zéphyr allait répondre, des abois se firent entendre auprès d'eux, et au même instant un chien, qui venait déjà de passer devant eux, se dirigeait de nouveau vers l'un des paysagistes, qui était venu sans que Lazare et son compagnon s'en fussent aperçus, piquer son parasol à une vingtaine de pas de l'arbre sous lequel ils avaient déjeuné. Un de ses compagnons, qui se trouvait à une égale distance, mais du côté opposé, lui cria : — Théodore, donne les allumettes à Lydie.

— Voilà ! cria le paysagiste. — Et Lazare s'a-

perçut que son confrère mettait un objet dans la gueule du chien qui se disposait à rejoindre son maître.

— Parbleu ! dit Lazare, voilà une jolie bête, et commode !

Et pour voir le chien de plus près, au moment où il passait devant eux, l'artiste lui montra l'os du gigot. Lydie parut hésiter un instant, puis se rapprocha de Lazare ; mais, pour prendre l'os, la chienne fut obligée de lâcher l'objet qu'elle tenait dans la gueule. Lazare fit un geste d'admiration en ramassant le porte-allumettes que la bête avait laissé échapper.

— Ah ! la charmante chose ! fit-il en tournant et retournant dans ses mains ce petit meuble de bois de houx sculpté, ciselé, fouillé avec une grâce à la fois naïve et élégante. Cela vient peut-être de la Forêt-Noire.

— Ça vient de la forêt de Fontainebleau, dit Zéphyr en se levant. Si vous en voulez un pareil, venez à ma boutique ;... vous n'aurez qu'à choisir... Vous en verrez bien d'autres, monsieur Lazare !

Et voyant que Lazare demeurait tout interdit comme un homme qui ne comprend pas, Zéphyr ajouta avec une petite pointe d'orgueil :— C'est moi qui ai fait ça !

— Avec quoi ?... demanda machinalement Lazare.

— Avec un couteau, du bois et de la patience... Mais ce n'est qu'un *chétif* échantillon ; allons un peu à mon atelier, vous en verrez bien d'autres.

— Attends, dit Lazare, que j'aie reporté ceci au voisin.

Celui-ci accepta très gracieusement les excu-

ses que lui présenta Lazare en lui remettant son porte-allumettes :— Vous avez là une bien jolie chose, monsieur, lui dit l'artiste.

— Oui, reprit le paysagiste ; j'ai trouvé cela à Fontainebleau, chez un marchand de curiosités.

— Ça coûte cher ? demanda Zéphyr.

— Assez, répondit le jeune homme ; il faut faire venir cela d'Allemagne ; j'ai payé cette boîte-là vingt francs.

— Eh bien ! moi, monsieur Lazare, dit tout bas Zéphyr à son compagnon, je l'ai vendue vingt sous.

Comme Lazare et l'apprenti traversaient le plateau, ils aperçurent de nouveau, au milieu de ses élèves, le professeur décoré ; d'une main il tenait sa montre, et de l'autre main il indiquait autour de lui le paysage rendu incandescent par l'ardeur du soleil.

— Messieurs, dit-il, il est midi ; c'est l'heure où le jaune de chrome règne dans la nature.

Au bout de trois quarts d'heure, Zéphyr amenait Lazare devant une grotte située dans la partie la plus solitaire des *Longs-Rochers*, et y faisait pénétrer l'artiste. Dans le creux d'une excavation masquée par une pierre étaient cachés une vingtaine d'objets de fantaisie en bois sculpté applicables à plusieurs usages. Lazare les examina les uns après les autres très soigneusement et très silencieusement ; quand il eut achevé, il prit Zéphyr par la main et lui dit :— A l'avenir, je te défends de faire une seule paire de sabots.

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse, puisque M. Protat... ?

— Il faut acheter des outils, et faire ta fortune.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

L'ATELIER DE ZÉPHYR.

L'étonnement manifesté par Lazare en voyant l'apprenti sabotier se révéler tout à coup sous un aspect aussi nouveau qu'imprévu, et la curiosité admirative qu'il avait laissé voir en examinant les productions de Zéphyr n'avaient point échappé à celui-ci. Comme la visible aurore d'un orgueil naissant, une rougeur subite avait coloré son visage. En écoutant les éloges donnés à ces ingénieux travaux, l'apprenti éprouvait le sentiment de bien-être que le témoignage d'autrui, quand il est favorable, procure à tous ceux qui ont connu les défaillances du labeur ignoré, à tous ceux qui ont poursuivi l'accomplissement d'une œuvre, si humble qu'elle fut d'ailleurs, ayant à vaincre non-seulement les obstacles étrangers, mais encore à triompher des incertitudes qui les font douter de leur propre force. On comprendra facilement quelle valeur l'opinion de Lazare avait aux yeux de l'apprenti, et de quelle joie vinrent le remplir les marques de sympathie que la vue de ses petits ouvrages avait arrachées à la franchise du peintre.

Interrogé par l'artiste, qui était curieux de savoir comment la vocation de l'art s'était révélée à cette âme rustique, le jeune garçon lui raconta naïvement l'origine de ses premiers essais. Machinalement, et pour occuper ses heures de paresse, il s'était amusé à tailler des morceaux de bois avec un mauvais couteau. Cette distraction était plutôt, si cela pouvait se dire, une rêverie de ses mains qu'une occupation. Lentement, sans étude, sans prendre aucun souci de ces grossières ébauches, Zéphyr avait acquis une certaine facilité qui attira un jour son attention. En examinant un de ces rustiques caprices, il s'étonna sincèrement d'en être l'auteur ; ce fut alors que l'idée lui vint de reproduire les objets qui l'entouraient. Il copia avec servilité les feuilles des arbres et les plantes. Peu à peu il introduisit de la variété dans ses sujets ; outre les feuilles, les fleurs, les fruits et les plantes, il s'appliqua à reproduire les oiseaux, les insectes, le lézard ermite des pierres, la couleuvre furtive, la grenouille habitante des marécages. Au bout d'un an de pratique quotidienne, sans autre

guide que la nature, sans autre étude que l'observation, sans autre outil que son couteau, il possédait une habileté véritable ; mais cette habileté même, qui avait, par toutes les transitions du progrès, succédé à la barbarie de l'exécution primitive, n'avait rien altéré de sa naïveté. Ce qui n'avait d'abord été qu'une distraction et un amusement lui devint bientôt une nécessité impérieuse, un besoin véritable. Quand il avait un sujet en tête, il éprouvait cette fièvre connue des artistes, et qui ne se calme que dans les ardeurs du travail même. Ce fut alors qu'au prix d'une rude correction ou de la suppression d'un repas, il acheta chaque jour quelques heures de liberté.

Cependant il en vint à se demander si cette industrie de son choix était susceptible de nourrir son maître, et comme cette appréhension l'inquiétait, il résolut d'en avoir le cœur net. Il se rendit donc un matin à la foire de Nemours, emportant avec lui une douzaine de ses petits ouvrages qu'il étala sur le pavé, et il attendit gravement la pratique. Les curieux vinrent, mais point les chalands. Vers la fin du jour, et comme Zéphyr commençait à se désespérer, un homme s'était brusquement arrêté devant son étalage, avait examiné les uns après les autres les objets composant sa pacotille, et, sans même lui en demander le prix, lui avait proposé d'acheter tout l'étalage en bloc pour une somme de dix francs. Zéphyr n'avait point réfléchi qu'il allait livrer presque pour rien le résultat de six mois de travaux : il était demeuré ébloui par l'éclair des deux écus qu'on faisait briller à ses yeux, et il avait consenti au marché. Son acquéreur, qui était un marchand de curiosités de Fontainebleau, lui avait en partant laissé son adresse, en l'informant qu'il était tout disposé à lui acheter tous ses ouvrages aux mêmes conditions.

Zéphyr était revenu à Montigny presque fou de joie. Il voulait travailler beaucoup, amasser un gros sac d'écus, et l'offrir au bonhomme Protat pour s'acquitter envers lui des dépenses que son adoption lui avait occasionnées, et que celui-ci lui reprochait tous les jours. Dans cette intention, il avait déjà mis de côté près de quatre-vingts francs ; mais son amour pour Adeline et les derniers événements qui en avaient été la conséquence, avaient depuis modifié le programme